

JUAN MANUEL FANGIO/ Autobiographie /Courses souvenirs, Ed Michel Lafon, 1995, 328 pages, 25 photos nb.

(...) Ensuite, nous sommes partis pour Cuba où j'étais engagé dans le Grand Prix. Arrivé à La Havane, je me suis rendu avec Giamba (Marcelo Giambertone, mon manager, et dans la vie, quelque chose de plus encore qu'un ami, un frère... »), à une réception offerte par le général Fernandez Miranda, l'omnipotent ministre des Forces armées du régime Batista.

Dans la grandiose caserne, sur une petite île au large du port, tout avait été organisé pour un somptueux cocktail.

(...) Le lendemain, c'était le 24 février. Vers 6 heures du soir.

Je bavardais avec quelques amis dans le hall de l'hôtel Lincoln, Giamba s'entretenait avec Sivocci Riccardo, mon ancien mécanicien. Soudain, un jeune homme très maigre et très brun, aux yeux ardents, avança et appuya le canon d'un pistolet sur mon flanc gauche.

Lorsque je sentis l'arme contre moi, je levai les yeux, tout surpris. Apercevant le jeune homme qui était seul, je crus comprendre tout de suite de quoi il s'agissait : c'était sans doute une nouvelle blague montée par Giamba pour se venger des moments d'anxiété qu'il avait vécus la veille...

- Allons, allons, dis-je en souriant, assez plaisanté comme ça...

Le jeune homme brun avala sa salive deux fois, très vite. Il se passa la langue sur ses lèvres sèches et me regarda avec un air étrangement féroce.

- Au nom du Mouvement du 26 Juillet, suivez-moi, ordonna-t-il.

- Je ne connais pas... répondis-je.

Je m'occupais en effet trop peu de politique pour savoir de quoi il parlait. Mais je me rendis compte que son arme

tremblait dangereusement dans sa main, tout son corps frissonnait...

- Attention, je suis sérieux, me dit-il.

Je regardai autour de moi. Mes amis étaient figés de stupeur. Eux aussi avaient cru d'abord à un canular, mais Ugolini et les autres s'étaient rendu compte, une fraction de seconde trop tard, qu'il ne s'agissait pas d'une farce. Bertocchi serrait les poings et les mâchoires mais il ne pouvait rien faire. Giamba, qui à ce moment-là écrivait quelque chose sur son calepin, restait immobile, le crayon en l'air. Tomasa fit un pas en avant, prêt à bondir, Gerini et les autres étaient glacés de terreur.

Le pistolet du jeune homme se détacha un instant de mon corps et se tourna vers mes amis.

- Si l'un de vous bouge, il est un homme mort. Dehors, il y a quatre mitraillettes braquées sur vous. Ne cherchez pas à sortir de l'hôtel avant cinq minutes, sinon le trottoir sera couvert de cadavres. Compris ?

L'inconnu me poussa dehors, serrant toujours dans sa main tremblante le pistolet appuyé contre mon flanc. Je compris qu'il n'y avait rien à faire. J'étais tellement surpris que je n'avais même pas peur. Dans la rue, l'homme mit son arme dans sa poche mais continua de l'appuyer contre moi.

- Par ici, s'il vous plaît, dit-il en me conduisant vers une voiture qui attendait, moteur en marche.

Un homme était au volant, deux autres sur le qui-vive. On me poussa dans la voiture, je m'assis et regardai autour de moi.

- Nous sommes désolés, señor Fangio, de vous déranger ainsi, dit une voix à côté de moi. Mais, si vous ne bougez pas, il ne vous sera fait aucun mal. Voudriez- vous avoir l'obligeance de mettre cette casquette et ces lunettes de soleil ?

J'obéis en silence. Les lunettes me serraient un peu sur les tempes mais le couvre-chef m'allait à la perfection. J'appris plus tard que mes kidnappeurs s'étaient renseignés sur mon tour de tête. Une organisation parfaite...

- Si cela ne vous ennuie pas, messieurs, j'aimerais connaître le motif de l'attention que vous me portez, demandai-je.

J'imaginai qu'il allait me falloir déboursier une forte rançon, mais je me trompais. On m'expliqua que le « Mouvement du 26 Juillet » était une organisation politique castriste.

- Mais je ne me suis jamais occupé de politique ! me suis-je exclamé. Je ne l'ai jamais fait dans mon propre pays, vous pensez bien que je ne vais pas mettre le nez dans les affaires des autres...

- Mais nous le savons, señor, dit l'homme qui était assis à côté de moi. Nous n'avons rien contre vous. Vous serez notre invité, si vous me permettez de le dire, et vous serez reçu avec tous les honneurs. Nous avons eu l'idée de vous recevoir ainsi parce que vous êtes actuellement la personnalité la plus célèbre de l'île. Vous ne serez pas, demain, au départ du Grand Prix ! Et puis vous serez remis en liberté. Notre but, c'est d'attirer de manière éclatante l'attention du monde entier sur notre mouvement politique que le régime de Batista s'efforce de minimiser. Claro ?

Ce n'était que trop clair. Cela me contrariait infiniment de

ne pas courir le Grand Prix, mais je commençais à me rassurer. Au fond, s'il m'arrivait quelque chose, cela ne pourrait que nuire à la cause des rebelles de Fidel Castro. Sachant que l'on ne pouvait rien me reprocher dans le domaine politique, je décidai de prendre mon mal en patience.

Le plus drôle de l'affaire, c'est que le rapt s'était déroulé sous les yeux d'un vieux garde du corps prudemment affecté par la police à ma personne ! Mais j'avais convaincu le policier de laisser son pistolet dans sa chambre...

- Avec les armes, on finit toujours par se faire mal, avais-je dit.

Et le policier en civil avait immédiatement obtempéré. Voilà pourquoi, lorsque le ravisseur était entré en scène, mon cerbère n'avait pas levé le petit doigt et était resté coi pour ne se faire remarquer de personne !

Enfin, on me fit descendre de voiture et mes mentors s'effacèrent devant moi pour me faire entrer dans une villa. Nous sommes montés au premier étage, dans un salon où se trouvaient deux élégantes jeunes femmes, on fit les présentations. C'étaient les maîtresses de maison et elles tenaient parfaitement leur place, si les poches des hommes qui m'escortaient n'avaient pas été gonflées de manière aussi significative, notre réunion aurait pu passer pour le plus mondain des cocktails...

On me pria de m'asseoir, avec toute la courtoisie due à un vieil ami.

- Nous savons que vous ne buvez jamais de whisky, me dit Mercédès, la plus jeune des deux femmes, mais j'espère que vous accepterez une tasse de thé.

J'acceptai et, peu à peu, me laissai gagner par le comique de la situation. Mes kidnappeurs jouaient, presque à l'excès, le rôle de personnages chevaleresques. Toute l'affaire ressemblait à un film d'Hollywood, et l'on s'attendait à l'arrivée des sauveteurs et au long baiser final...

- Voyez-vous, señor, me dit l'un des hommes, le Grand Prix de demain sera dédié à Batista. Si nous privons le public cubain du pilote qui l'intéresse le plus (je m'inclinai pour bien jouer, moi aussi, mon rôle dans le film) nous porterons un coup très dur au prestige de Batista et nous attirerons l'attention du monde entier sur notre pays.

Tandis que nous parlions ainsi, mon regard tomba sur la crosse d'un pistolet qui dépassait légèrement de la poche d'un de mes anges gardiens. Celui-ci parut légèrement embarrassé... L'un d'eux, apparemment le chef du groupe, me dit :

- Si vous nous donnez votre parole de ne pas chercher à vous enfuir, nous ferons disparaître toutes nos armes.

Je n'éprouvai aucun scrupule à donner ma parole. Mais immédiatement après, ils me prièrent de les suivre... Dans le jardin, une autre voiture nous attendait. Mes ravisseurs me tendirent à nouveau la casquette et les lunettes noires qui me déguisaient parfaitement, et nous sommes partis pour une destination inconnue.

La voiture me déposa à une nouvelle adresse. On m'accompagna avec le même cérémonial. Mais cette fois, il n'y avait pas de jardin et la voiture s'arrêta au bord du trottoir. Nous dûmes faire à pied une dizaine de mètres mais je ne vis aucune arme... Mes anges gardiens faisaient confiance à ma parole.

Dans la nouvelle résidence, je fus accueilli par deux hommes et deux jeunes artisanes, bien jolies. Elles me demandèrent ce qui me ferait plaisir au dîner et, un peu plus tard, je mangeais de bon appétit, faisant l'objet de mille attentions.

L'une des deux jeunes et charmantes personnes disparut après le dîner. L'autre resta avec moi « pour faire un peu de musique », dit-elle. J'entendis, en effet, un rythme de cha-cha envahir la pièce.

- Voulez-vous danser ? demanda la jeune fille, levant les bras comme si j'avais déjà accepté.

Elle était très jeune et très jolie, mais on la sentait tendue, nerveuse, effrayée même.

Alors que j'allais répondre, la musique s'arrêta soudain et la radio annonça :

- Nous interrompons ce programme pour vous répéter une nouvelle importante. Juan Manuel Fangio, le champion du Monde, a été enlevé par des rebelles alors qu'il se trouvait à son hôtel. La police prend des mesures de sécurité...

La jeune personne éteignit brusquement la radio.

Un téléphone sonna dans la maison, l'un de mes anges gardiens qui attendait dans le couloir disparut, puis revint quelques secondes plus tard.

- Nous sommes désolés, dit-il, mais nous devons vous prier de nous suivre une fois de plus. Il n'est pas prudent de rester toujours au même endroit.

A la porte, au bord du trottoir, une troisième voiture nous

attendait...

Entouré d'une escorte nombreuse, je me retrouvai dans une nouvelle résidence.

L'atmosphère y était presque mondaine. On me demanda si j'avais sommeil. Je répondis que non. On m'offrit à boire, et j'acceptai l'habituelle eau minérale. Nous avons bavardé à bâtons rompus ; il me semblait que mes ravisseurs et leurs complices s'écartaient graduellement des brumes ténébreuses de la politique pour s'intéresser au sport : on me bombardait de questions sur les courses, sur les voitures, sur les pilotes. L'un de mes « hôtes » paraissait particulièrement bien informé et avoua franchement qu'il se passionnait pour le sport automobile. Il finit par me demander un autographe qu'il rangea soigneusement dans un portefeuille marron.

Peu après 1 heure du matin, quelqu'un entra dans la pièce, claquant des doigts en direction d'un téléviseur. On l'alluma à temps pour que j'aperçoive un gros plan de Giamba qui disait :

- ... Ce sera un geste que les sportifs du monde entier apprécieront à sa juste valeur...

Une demi-heure plus tard, je pus entendre l'appel de mon manager dans sa version intégrale. J'arborais un sourire de façade mais, en mon for intérieur, j'étais ému car je n'avais jamais vu Giamba dans un pareil état... Il semblait que les dernières heures lui avaient tissé sur le visage une véritable toile d'araignée de rides !

- Il faut faire quelque chose, dit l'une des jeunes femmes présentes (je n'ai jamais vu une révolution aussi encombrée de jupons).

- Je m'en occupe, dit l'un des hommes sur un ton bureaucratique qui m'irrita.

Tout à coup, je me sentis très fatigué et je cachai mal un profond bâillement. Mes hôtes, toujours impeccables, comprirent, ils m'emmenèrent dans une chambre à coucher qui donnait, dix mètres plus bas, sur un grand jardin.

- Avec cette chaleur, il est bon de laisser la fenêtre ouverte, dit l'un de mes gardiens.

Il ajouta avec tact :

- J'espère que vous réussirez à dormir tranquille.

J'avais compris : je ne chercherais pas à m'échapper.

Mes anges gardiens se retirèrent et l'un d'eux s'assit sur une chaise à ma porte. Je m'allongeai sur le lit et m'endormis comme une masse.

Le lendemain, on me servit un abondant petit déjeuner au moment même de mon réveil. Il y eut aussi de nouveaux déplacements dans la matinée. Puis je fis un excellent déjeuner, entouré de trois jeunes femmes que je n'avais pas encore vues : l'une d'elles arborait un décolleté vraiment exceptionnel !

Dans l'après-midi, j'entendis à la radio le reportage du Grand Prix de Cuba. J'appris, dès le début, que ma voiture avait été amenée au bord de la piste et alignée pour le départ, bien que tout le monde sût que je ne serais pas au signal du starter. Je compris que, ce faisant, Giamba se protégeait pour le cas où on m'accuserait d'une violation de contrat; de cette manière, il pouvait légalement invoquer le cas de force majeure. La radio m'informa également que

l'ami Maurice Trintignant me remplacerait au volant de ma voiture. Je coupai le son avec un geste de colère.

Vint l'heure du dîner que je pris en compagnie d'un petit groupe de conjurés ; l'atmosphère était étrangement gaie, tous rivalisaient de courtoisie à mon égard.

- C'est un dîner d'adieux, me dit l'un des commensaux qui semblait être le chef. Nous serons heureux de vous revoir parmi nous, señor Fangio, lorsque Cuba sera libérée du régime Batista.

Je m'inclinai en silence.

Puis on me gratifia d'une nouvelle série de promenades en voiture. A un certain moment, alors que nous allions monter dans une Ford 52, nous nous sommes trouvés face à face avec deux policiers. L'un de ceux-ci vint vers moi et me demanda du feu...

Les lunettes noires et la casquette l'empêchaient évidemment de me reconnaître. Tandis que j'expliquais que j'étais non-fumeur, l'un de mes anges gardiens sortit hâtivement une boîte d'allumettes et donna du feu au policier. Au moment où il frottait la tête de l'allumette sur la boîte, j'entendis derrière moi un léger bruit métallique : mon deuxième ange gardien avait retiré le cran de sûreté de l'arme qu'il portait sous l'aisselle... Mais rien ne se produisit, les deux policiers nous remercièrent poliment et nous avons poursuivi notre chemin.

C'est ainsi que, vers 10 heures du soir, nous sommes arrivés à l'ambassade d'Argentine. L'un de mes ravisseurs m'accompagna jusqu'à la porte, m'expliquant qu'on avait déjà téléphoné à la représentation de mon pays pour annoncer mon arrivée. On devait nous y attendre

anxieusement.

- Vous êtes libre, señor et, encore une fois, excusez-nous de vous avoir incommodé...

Il tourna sur ses talons et s'en alla, sans hâte, fier comme un hidalgo.

L'ambassade était surveillée par des policiers en civil parmi lesquels je passai tranquillement, aucun d'eux ne songea à me demander qui j'étais.

Quelques minutes plus tard, un Giamba méconnaissable cherchait à m'étouffer dans une étreinte folle, avant de se ruer sur un téléphone pour demander une communication éclair avec Buenos Aires où Andreina attendait ma libération avec une indicible anxiété.

Oh ! après tout, je peux vous le dire : je ne regrette pas du tout de l'avoir vécue, cette petite aventure.

Pendant toutes ces heures, pourtant, le pauvre Giamba avait vécu des moments pénibles. Il me raconta plus tard que lorsque je quittai l'hôtel sous la menace du revolver, son premier mouvement fut de se ruer vers la porte, mais Ugolini secoua la tête et dit :

- C'est inutile. Nous sommes désarmés et puis cet homme n'est certainement pas seul. D'ailleurs, si nous étions armés, Juan serait pris entre deux feux.

C'est à ce moment que Giamba se souvint que l'hôtel avait deux sorties. Il se précipita vers la seconde, déboucha dans une rue adjacente et courut vers la façade. Mais il arriva seulement pour voir quelques voitures démarrer en trombe. Les ravisseurs avaient très bien combiné leur affaire : dans

l'éventualité d'une poursuite, ils disposaient d'une ou deux voitures chargées du combat d'arrière-garde.

Giamba ne réussit pas à relever les numéros et rentra dans l'hôtel en courant, se jeta sur le téléphone et composa le numéro personnel du général Miranda.

- Général, on a enlevé Fangio !

L'appel angoissé fut interrompu par un rire homérique.

- Ah, on a enlevé Fangio ! Je parie qu'ils l'ont emmené à bord d'une soucoupe volante ! Ou bien était-ce un cheval blanc ?

- Au nom du ciel, général, c'est la vérité, je vous le dis. Un homme jeune et brun, très maigre, l'a kidnappé dans le hall de l'hôtel...

Mais les éclats de rire du général continuaient à résonner dans le téléphone.

- Général, je vous jure que...

Un claquement sec, le général avait raccroché. Le général Miranda, sur lequel Giamba comptait pour me libérer, croyait à une blague...

Giamba téléphona ensuite à l'ami Ernesto Azua, directeur de la course du lendemain, mais lui non plus ne voulut rien entendre et se contenta d'éclater de rire !

A ce moment, le téléphone sonna. Giamba répondit, au bout du fil se trouvait le général Miranda. Il ne riait plus.

- Ecoutez, Giambertone, un de mes amis vient de me

téléphoner de l'hôtel et m'a raconté la scène. Ce n'était donc pas une blague ?

Giamba regarda sa montre : il était 6 h 20. Plus d'un quart d'heure avait été perdu en éclats de rire. A 6 h 27, un colonel de police fit irruption dans l'hôtel, il commandait une colonne de douze voitures bourrées de policiers.

- J'ai fait bloquer le quartier, dit-il, et maintenant nous allons perquisitionner dans toutes les maisons. Fangio ne nous échappera pas.

Accompagné d'une patrouille de policiers armés jusqu'aux dents, Giamba se mit à ma recherche dans tous les immeubles voisins de l'hôtel Lincoln. Ils passèrent au crible des dizaines d'appartements, réveillant une multitude de locataires qui ne comprenaient absolument pas de quoi il s'agissait...

Le colonel qui poursuivait les recherches avec Giamba lui révéla que, dans l'après-midi, un informateur « confidentiel » avait téléphoné à la police pour dire qu'à 18 heures exactement, Fangio serait enlevé par des ravisseurs. L'information avait été immédiatement transmise au général Miranda qui ne l'avait guère prise au sérieux, persuadé d'avoir affaire à une nouvelle blague...

La nouvelle du kidnapping se répandit rapidement dans la ville. Ernesto Azua, coordinateur de toutes les courses cubaines, s'occupa de protéger les autres pilotes qui devaient courir le lendemain. Il fit le tour des hôtels et tous les pilotes changèrent de chambre, s'enfermant à double tour et donnant l'ordre de ne laisser monter personne.

Une scène tragi-comique se déroula à l'hôtel Nacional où Azua, tremblant et transpirant, alla frapper à la porte de la

chambre de Stirling Moss ; l'Anglais crut qu'il s'agissait d'une ruse destinée à permettre son enlèvement et il se barricada, poussant contre la porte un lourd fauteuil. Dans le couloir, pendant ce temps, Azua presque aphone continuait de frapper à la porte tandis que, des étages inférieurs, une escouade de policiers montait à l'assaut, revolver au poing !

Après avoir monté et descendu quatre à quatre les marches d'un nombre inouï d'escaliers, accompagné de policiers essoufflés, Giamba se rendit à une station de télévision, il lança son appel devant les caméras :

- Fangio est un ami du peuple cubain, il n'est mêlé à aucune affaire politique. Au nom de sa vieille mère, de sa femme Andreina, je m'adresse à l'esprit sportif et chevaleresque de ceux qui l'ont enlevé ; je leur demande qu'il ne lui soit fait aucun mal et qu'il soit remis en liberté. Ce sera un geste que les sportifs du monde entier apprécieront à sa juste valeur...

Il se rendit auprès d'autres chaînes de télévision et répéta son message, il fit de même auprès de plusieurs stations de radio, ses paroles furent enregistrées et rediffusées à intervalles réguliers.

Pendant ce temps, Bertocchi, convaincu que je serais libéré à temps pour la course, passa sa nuit à monter le moteur de ma Maserati 4 500, moteur arrivé par hélicoptère de Miami grâce aux soins d'un journaliste de Motor Racing, Hans Tanner.

Le lendemain matin, à l'aube, le téléphone sonnait dans la chambre où Giamba venait, épuisé, de s'écrouler après une nuit de vaines recherches...

- Ici le 26 Juillet, dit une voix lointaine.

Il se redressa d'un seul bond.

- Comment va Fangio ?

- Il va bien, il ne faut vous faire aucun souci. Nous avons écouté vos appels à la radio et à la télévision. Nous vous garantissons qu'il ne lui arrivera rien et qu'il sera remis en liberté après la course.

Cette rocambolesque affaire eut une conclusion tragique. Trois mois après, je reçus à Indianapolis un coup de téléphone en provenance de La Havane. La personne qui parlait déclarait être parente d'un certain Moggia, arrêté par la police du général Miranda. [Fangio parle vraisemblablement de Moya (1) Oscar Lucero Moya, arrêté, emprisonné et assassiné en mai 1958]

- Et en quoi cela me regarde-t-il ? demandai-je. La voix me révéla que Moggia était le garçon brun et maigre qui m'avait enlevé en février. On allait le fusiller. Pouvais-je intercéder en sa faveur ?

J'avais été traité avec beaucoup d'égards par mes kidnappeurs, et je joignis immédiatement le général Miranda. Je parvins à lui arracher la promesse d'une grâce en faveur de mon ravisseur. Hélas, j'appris plus tard que Moya avait été fusillé à la suite d'une « déplorable erreur bureaucratique ».

(..) Arriva le mois de juillet 1958 et avec lui, le grand Prix de Reims. Je ne savais pas encore que cette épreuve allait être la dernière.

Vers la fin de la course, Mike Hawthorn qui était sur le point de gagner triomphalement, se trouva sur le point de me doubler, de me prendre un tour. Cela se passait sur la

ligne droite précédant l'arrivée, la Maserati blessée roulait à allure modérée et Hawthorn aurait pu me doubler, sans la moindre peine. Le jeune pilote britannique s'apprêtait à le faire, quand il freina, se refusant à me dépasser...

Le jeune homme me céda le pas dans un geste chevaleresque qui n'a sans doute pas de précédent dans l'histoire du sport automobile. J'en fus profondément ému et, après la course, je suis allé serrer très fort la main de Hawthorn.

Un jour, j'ai dit à un journaliste qu'il est plus difficile de prendre sa retraite que de continuer.

C'est la vérité.

Je crois que personne ne peut m'accuser d'avoir « raccroché » par crainte d'un accident, bien qu'un destin tragique ait balayé tant d'hommes autour de moi, tous plus jeunes.

Si j'ai cessé de courir, ce n'est pas par peur. En tant d'années de course, on s'habitue, difficilement c'est vrai, mais on s'habitue tout de même à l'idée d'un choc brutal, des brins d'herbe qui viendront soudain à votre rencontre...

Malgré la mort de Peter Collins sur le circuit de Nürburgring, celle de Castellotti à Modène, puis la disparition du blond Mike Hawthorn en Angleterre, malgré tous ces amis disparus comme les généreux Luigi Mosso et Jean Behra, je ne me sentais pas un survivant. Je n'avais pas peur de courir contre les jeunes recrues à qui j'aurais toujours pu enseigner quelques petites choses.

Si j'avais continué, j'aurais couru au nom de Peter, de Mike, de Luigi, de Jean, d'Eugenio. J'aurais essayé de payer le

prix de ma chance, la chance d'être vivant...

Mais pourquoi continuer ?

J'avais poursuivi et rejoint les plus beaux rêves de ma jeunesse. J'avais conquis plusieurs fois le titre mondial. Avec l'aide du destin, j'aurais pu courir encore plusieurs années : j'avais un lumineux exemple en la personne de Louis Chiron qui, à l'astuce française, joignait la sagesse méditerranéenne.

Ce n'était pas non plus la crainte d'avoir atteint le point haut de ma courbe et devoir, un jour, dégringoler la pente.

Alors, pourquoi ?

Je me le suis demandé moi-même plusieurs fois. Andreina, qui avait connu de longues périodes de prostration après chaque saison de courses, les nerfs tendus comme des cordes de violon, Andreina ne m'a jamais demandé de renoncer.

Giamba de son côté, le fidèle ami, avait fort à faire, pour repousser les offres qui m'étaient faites par d'innombrables écuries. Je n'avais qu'à signer.

Alors, pourquoi ?

Je l'ai découvert peu à peu, dans mon cœur, avec un sentiment de surprise d'abord, d'humilité ensuite.

Au cours des années, j'avais remporté les plus grands succès, mais j'avais encore un but plus lointain à atteindre. Au départ, dans mes rêves les plus audacieux, je m'étais assigné la conquête du titre mondial. Puis vint le second et il me parut logique de penser au troisième. Il y eut le quatrième Championnat qui vint comme un corollaire des

trois premiers. Et enfin, le cinquième pour confirmer que les saisons précédentes n'avaient pas été uniquement question de chance...

À ce point, j'ai dit : assez. J'avais atteint mon but merveilleux. Quelle valeur aurait eu un autre titre mondial ?

Les uns l'auraient interprété comme un geste d'orgueil, les autres comme une cruauté à l'égard des jeunes coureurs.

Dans la vie, on ne peut pas être toujours la vedette.

J'avais atteint le sommet. Le moment était donc venu pour moi de disparaître.

Ne croyez pas que cela a été facile.

Mais à cette douleur secrète, il y eut la grande, la merveilleuse compensation d'apercevoir un éclair de joie dans les yeux de ma mère lorsque avec une profonde émotion je lui dis que j'allais redevenir pour elle, comme vingt ans auparavant, le simple garçon de Balcarce.

Ce sacrifice, je devais l'offrir à ma mère. Et Dieu m'a permis de le faire.

(JMF/mp)